

PETER MAY

**SCÈNE
DE CRIME
VIRTUELLE**

ROUERGUE
noir

Présentation

Ils avaient choisi d'habiter des îles de rêve, imaginé de splendides villas pour des vies insouciantes, ils collectionnaient les voitures de luxe et les grands crus français. Ils ne pensaient pas que le mal viendrait les chercher là. Rivés à leurs écrans comme à des mirages, ils n'avaient pas senti la mort à leurs trousses. Ils ont d'abord vu tomber leurs avatars, sans comprendre que c'en était fini des jeux de rôle. Lorsque le tueur est entré chez eux, dans la vie réelle, il était trop tard...

Orange County, Californie. Michael Kapinsky a dû reprendre son travail de photographe pour la police scientifique. Sa femme est morte voici quelques mois, il est criblé de dettes. Sur l'ordinateur d'un homme qu'on vient d'exécuter de trois balles, il remarque un curieux logo. Celui d'un univers virtuel où l'on peut échapper à ses soucis, recommencer sous un autre nom, une nouvelle apparence, à tisser des liens. Lorsqu'il se laisse tenter et rejoint, à son tour, les îles idéales, Michael n'imagine pas le piège qui se referme sur lui. Car ce monde parallèle n'est qu'un miroir. On y retrouve jusqu'à ses pires cauchemars et lorsque l'enfer s'ouvre sous vos pieds, pas question d'y échapper...

Peter May, qui s'est fait détective sur Second Life pour écrire ce roman, nous prend au collet dans un vertigineux labyrinthe où nul n'est plus redoutable que celui que l'on croyait connaître.

Peter May

Né en 1951 à Glasgow, Peter May fut journaliste, puis brillant et prolifique scénariste de la télévision écossaise. Il vit depuis une dizaine d'années dans le Lot où il se consacre à l'écriture. Sa trilogie écossaise – *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis* et *Le Braconnier du lac perdu* –, d'abord publiée en français par les Éditions du Rouergue, a connu un immense succès dans le monde entier.

Du même auteur

Dans la collection Rouergue Noir

Trilogie de Lewis

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cezam Inter-CE, 2010)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme, 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

Meurtres à Pékin (2005, Babel, 2007)

Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel, 2008)

Les Disparues de Shanghai (2006, Babel, 2008)

Cadavres chinois à Houston (2007, Babel, 2009)

Jeux mortels à Pékin (2007, Babel, 2010)

L'Éventreur de Pékin (2008, Babel, 2011)

Dans la collection Assassins sans visages

Le Mort aux quatre tombeaux (2013)

Titre original : *Virtually Dead*
© Peter May, 2010

© Éditions du Rouergue, 2013, pour la traduction française
ISBN : 978-2-8126-0608-3
www.lerouergue.com

Peter May

SCÈNE DE CRIME
VIRTUELLE

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE
noir

Lexique

ATH: Affichage Tête Haute. Objet (par exemple un menu) que l'on attache à son avatar pour contrôler un autre objet.

AV: Avatar.

Grille: Ensemble des régions qui constituent le monde de Second Life.

Griever: Membre de Second Life dont le comportement vise à semer le désordre ou à harceler d'autres avatars.

IM: Instant Message - Message Instantané. Message privé adressé à un ou plusieurs avatars. Seuls les destinataires peuvent le lire.

Inventaire: Dossier contenant les objets achetés ou récupérés par un AV.

Lag: Lenteur de l'affichage. Le monde 3D de Second Life est calculé en temps réel et certains ordinateurs peuvent avoir des problèmes de puissance pour offrir un affichage fluide.

MDR: Mort De Rire.

Poseball: Objet ressemblant à une balle auquel est attaché un programme (script) destiné, en général, à animer un avatar.

POV: Point Of View. Point de vue.

Prim: Primitive. Élément de base constituant les objets de Second Life.

PTDR: Pété De Rire.

Repère: Équivalent des favoris ou des signets Internet, ils permettent de se rendre à un endroit défini en se téléportant.

Rezzer: Apparition des objets et des AV dans Second Life.

Sims: Régions formant le monde de Second Life.

Third Life: Jeu de réalité virtuelle pour les avatars de Second Life. Un jeu dans le jeu.

TP: Invitation à se téléporter en un lieu de Second Life.

VR: Vie réelle.

Chapitre 1

On se serait cru en enfer. Des pierres tombales bizarrement penchées. Un crâne au centre d'une croix celtique. Un énorme tombeau, couvert de mousse, sur lequel était gravé un message plein de promesses. *Le Mal vous attend. Vous risquez de mourir.*

Max pouvait entendre des cris dans le lointain. Un épais rideau de toiles collantes lui barrait le chemin, une araignée géante tapie dans l'ombre attendait le moment propice pour se jeter sur sa proie. Une ambiance sonore obsédante emplissait l'atmosphère et lui pénétrait l'âme à tel point que, si elle s'était arrêtée, le silence qui l'aurait remplacée l'aurait presque écrasé.

Il avait peur, sans vraiment savoir pourquoi. Après tout, que pouvait-il bien lui arriver de grave par ici ? Mais il y avait quelque chose dans cet IM énigmatique qui lui avait flanqué la trouille. Ces informations sur son compte que personne n'aurait dû posséder. Et le Repère qui y était joint, l'invitant à se rendre au Labyrinthe du Diable, ne présageait rien de bon.

Maintenant qu'il s'y trouvait, un sentiment d'appréhension, étrange et inexplicable, l'envahissait – l'obscurité, le claquement proche des gouttes d'eau qui s'écrasaient au sol, et ces voix qui criaient dans le lointain. Effrayant.

Les pierres anciennes, plongées dans l'ombre, étaient à peine visibles. Sur un portrait accroché au mur du château, un visage se transforma en crâne. Il se cogna contre la paroi devant lui et un message apparut sur son écran. *Le mur maléfique dit touchez-moi.* Max s'exécuta et fut instantanément transporté dans une pièce dont les murs et le plafond étaient couverts de crânes sculptés dans la pierre. Au centre, sur le sol, gisait un véritable crâne qui l'implora. *Touche-moi pour repartir.* Il s'exécuta et se retrouva penché au-dessus d'une rivière de lave en fusion. Ou était-ce du sang? Difficile à dire. En dehors de la lueur rouge sombre qu'elle diffusait, la seule source lumineuse provenait d'une rangée de torches enflammées, suspendues au mur à intervalles réguliers. Derrière lui, surmontée d'une voûte de pierre, se dressait une porte ancienne en bois. Il cliqua dessus. Elle s'abaissa comme un pont-levis. Il franchit l'arche et avança dans une cour sombre où des piliers de pierre de toutes tailles s'élançaient vers le ciel d'un noir d'encre piqué d'étoiles.

Il entendit un raclement, se retourna et vit une ombre se déplacer entre les arches gothiques. L'espace d'une seconde, il aperçut un visage d'une pâleur effrayante. Il chercha l'étiquette qui aurait dû flotter au-dessus, et qui lui aurait permis d'identifier son poursuivant. Mais il n'y en avait pas. Il commença à se sentir franchement mal à l'aise. Il activa le Mode Course, fit demi-tour et repartit à toute allure par où il était venu. Il entendit des bruits de pas derrière lui, mais il ne se retourna pas. Un parapet en surplomb courait le long du trajet de la rivière rouge, il le suivit. L'appréhension s'était muée en peur. Inexplicablement, il se sentait menacé et il savait qu'il n'aurait pas dû venir. Il s'arrêta et jeta un coup d'œil en arrière. Personne. Cela le soulagea. Il s'était fourré dans un truc de dingue. Il était temps de partir.

Il ouvrit son Inventaire, sélectionna L'Île dans son dossier Repères, double-cliqua et fut téléporté chez lui.

Son île rezza autour de lui. Les palmiers se balançaient doucement, poussés par la brise tiède, le murmure des eaux tropicales qui venaient mourir sur le sable argenté emplissait l'air. Les mouettes dessinaient des cercles dans le ciel et, sur l'affleurement rocheux à un peu plus de cinq cents mètres de la côte, des phoques se prélassaient en grognant sous le soleil de midi. Il avait changé de fuseau horaire et la lumière du jour, l'aspect familier des lieux, le rassuraient. Il se sentait en sécurité.

Max aimait cette île qu'il avait minutieusement créée au cours des deux dernières semaines. Il appréciait le dessin du toit à la pente aiguë de sa maison asiatique, les yachts aux voiles rouges amarrés aux pontons et les promenades qu'il avait érigées autour de ce petit morceau de paradis tropical. Des boules rose et bleu étaient dispersées deux par deux un peu partout dans le jardin, des poseballs prévues pour danser qu'il avait disposées avec soin, même s'il n'avait pas la moindre idée de la personne avec laquelle il pourrait en profiter. Il se sentait totalement chez lui. À l'abri.

Il cliqua sur la porte d'entrée et quitta la terrasse pour passer à l'intérieur. De chaque côté, de vastes baies vitrées s'ouvraient sur la mer. Il devait encore meubler et il s'y préparait avec un plaisir inattendu. Il n'aurait pas pensé qu'il apprécierait à ce point cet univers. Il possédait un caractère addictif qui l'avait surpris.

Max était grassouillet, chauve, avec un petit bouc grisonnant. Pas vraiment le look que la plupart des gens auraient adopté pour cette vie virtuelle. Mais Max avait souhaité se ressembler. Par vanité.

Des étincelles de lumière autour de sa porte l'avertirent que quelqu'un essayait de s'introduire chez lui. Quelqu'un qui ne se trouvait pas sur la liste de ceux autorisés à entrer. Il se figea sur place. La sensation de confort qu'il éprouvait se dissipa comme la brume du matin et fut remplacée par l'appréhension qui n'avait cessé de le hanter en enfer. Il appela.

Maximillian : Qui est là ?

Pas de réponse. Pourtant, il sentait presque la présence de l'autre côté de la porte. Il était en sécurité à l'intérieur. Sans Repère, l'intrus ne pouvait pas entrer.

Puis, à sa stupéfaction, il vit une poseball bleue rezzar au milieu de la pièce. Il entendit un son semblable à celui d'un serpent à sonnettes puis une forme apparut, bizarrement juchée en position assise sur la poseball. La forme se leva et se tourna vers lui. Pendant un instant, son cœur cessa de battre puis, reconnaissant son visiteur, il se détendit et sourit, soulagé.

Maximillian : Oh, c'est vous. Comment diable êtes-vous entré ?

Mais le visiteur ne répondit pas. Il restait debout, silencieux, et le fixait, les bras croisés, animé d'un balancement presque hypnotique. Soudain, d'un mouvement rapide, l'un de ses bras se déplia et braqua un revolver sur la poitrine de Max.

Il comprit immédiatement que ce n'était pas un jeu. Qu'il était en danger et que, d'une manière ou d'une autre, cela allait mal finir. Il paniqua et essaya de se téléporter à l'extérieur. Au lieu de cela, il cliqua sur le bouton Mode Vol, décolla et se mit à se déplacer en tous sens à l'intérieur de sa maison, heurtant les murs et le plafond. Ses haut-parleurs crachaient des bruits sourds, bump, bump... Le revolver suivait sa trajectoire. Il savait que son assaillant était passé en vue subjective, et le tenait dans sa ligne de mire. Il essaya de trouver

un Repère qui le sortirait de là, mais il ne parvenait pas à se concentrer et semblait avoir perdu tout contrôle, comme un quelconque novice. Il afficha une fenêtre de téléportation, mais il la manqua et cliqua sur le plancher, faisant apparaître involontairement la fenêtre Édition. Autour de lui, la maison se mit à chanceler et à se soulever. Le sol s'inclina selon un angle bizarre. Un mur se sépara du plafond et bascula vers l'extérieur. Des morceaux entiers du bâtiment se détachaient et se balançaient. Il parvint à cliquer sur le bouton Atterrir, s'écrasa au sol et commença à glisser sur le plancher. Il se retourna. Le canon du revolver était toujours braqué sur lui.

Il entendit le claquement sec d'un coup de feu. Une, deux, trois fois. Des trous apparurent sur son corps. Du sang. Tellement de sang. D'où venait-il ? Comment était-ce possible ?

Il leva les yeux et vit son agresseur, revolver à l'étui, qui l'observait. Un sourire exagérément satisfait, comme une grimace, laissant apparaître des dents blanches et régulières.

Et son écran vira au noir.

Chapitre 2

Quand le téléphone sonna, Michael se trouvait chez lui, assis sur la terrasse, une bière à la main. Perdu dans le brouillard familial de sa dépression, l'esprit vide, il contemplait la lueur de la lune qui se brisait en millions de fragments sur la surface ridée de l'océan. Il s'agissait d'un meurtre, avaient-ils dit. Une diversion bienvenue qu'il accueillit comme une chance de penser à autre chose qu'à sa personne. Même s'il fallait la mort d'un homme pour qu'il y parvienne.

À l'extérieur, l'air du sud de la Californie était encore chaud, à la température du sang, à peine perceptible sur la peau. Michael était vêtu d'un pantalon sombre et d'un polo gris orné du logo de la police scientifique de Newport Beach. Il se gara dans une rue en contrebas de la maison juchée sur la colline derrière l'autoroute longeant la côte, avec vue sur le port de plaisance et la péninsule. C'était un bâtiment imposant, posé sur un affleurement rocheux. De hauts palmiers se balançaient doucement au rythme de la brise portée par l'océan. Il entendit les crachotements des émetteurs de police. Un agent en tenue, posté à côté de la portière ouverte de l'une des voitures de patrouille, lui adressa un signe de tête tandis qu'il calait son trépied sur son épaule avant d'extraire sa sacoche de matériel photo du coffre. « Belle nuit », dit-il, indifférent au voisinage de la mort. Il en avait vu d'autres.

« Pour sûr. » Michael lui rendit son salut et contourna la fourgonnette blanche qui emporterait le corps au laboratoire du légiste d'Orange County pour l'autopsie. Garée juste devant, il reconnut la Ford Crown Victoria bleu foncé du légiste adjoint.

Le fourgon blanc de ses collègues de la police scientifique était garé un peu plus haut sur la colline.

Michael grimpa la volée de marches menant à la porte d'entrée, s'arrêtant un instant pour apprécier la vue. Les lumières de Newport qui dessinaient un arc autour de la baie en contrebas, le bras de la péninsule entourant amoureusement le port et les îles qui parsemaient ses eaux sombres. Au loin, le clair de lune qui illuminait cette nuit limpide de printemps accrochait les sommets de Catalina Island. L'air était chargé du parfum entêtant des bougainvilliers et des chèvrefeuilles. La vue est presque aussi belle que celle que m'a léguée Mora, pensa Michael. Le policier qui gardait la porte se sentit obligé de faire un commentaire. « Il doit falloir un paquet de fric pour se payer une vue pareille. »

Michael opina du chef. « En effet. » Il se courba pour chausser des protège-chaussures en plastique et enfila une paire de gants en latex. « Comment ça se présente là-dedans ?

– C'est le bazar. »

Il n'exagérait pas. Michael suivit ses indications et remonta le couloir jusqu'à un vaste bureau dont les baies vitrées ouvraient sur une terrasse qui faisait face au panorama. Deux hommes en costume, la carrure imposante, gantés et transportant un chariot pliant, patientaient devant la porte en attendant d'emporter le corps. Un type corpulent et de grande taille était à demi allongé sur le flanc, maintenu en position presque assise par les débris d'une chaise qui avait cédé sous

son poids. Sa tête chauve était inclinée vers l'arrière selon un angle étrange, les yeux écarquillés, perdus dans le vide. Son menton, où pointait un bouc, pendait mollement, et sa langue dépassait par sa bouche ouverte. Il y avait trois petits trous sur sa poitrine, là où les balles étaient entrées, et trois larges plaies dans son dos, là où elles étaient sorties. Le mur derrière lui était couvert d'éclaboussures écarlates faisant penser à une fresque avant-gardiste. Il s'était vidé de son sang qui avait détrempé sa chemise blanche et le tapis en peau de mouton couleur crème.

Michael reconnut immédiatement l'odeur des bonbons à la menthe qui s'entrechoquaient dans la bouche du légiste adjoint quand il était à l'œuvre. Rien n'avait changé pendant les trois années où Michael avait été absent. Cela faisait à peine une semaine qu'il était de retour et il avait l'impression de n'être jamais parti. Le légiste adjoint racontait que sucer des pastilles de menthe favorisait sa concentration. Le surplus de salive créé par la succion du bonbon noyait ses mots. Accroupi au-dessus du corps, il releva la tête. Il agita un permis de conduire qu'il venait d'extirper avec précaution de la poche arrière du pantalon du mort. « La photo d'identité colle. C'est bien le même type.

– Et de qui s'agit-il, exactement ? » Tous les visages se tournèrent vers Michael. Il y avait là deux inspecteurs des homicides, habillés comme des figurants sortant tout droit d'une agence de casting. Ricky Schultz était gras et se dégarnissait. Luis Angeloz, que l'on appelait parfois L.A., était grand, maigre, l'air coincé. Dans le service, tout le monde les surnommait Laurel et Hardy. Il y avait aussi Janey Amat, vêtue d'un pantalon bleu à coupe droite, de baskets enfilées dans des protège-chaussures en plastique et d'une veste noire

légère de la police scientifique de Newport Beach passée sur un tee-shirt blanc. Ses cheveux étaient ramenés à la diable en queue-de-cheval, un masque chirurgical lui recouvrait le bas du visage, dépourvu de maquillage, surmonté d'une paire de lunettes en écaille perchée sur l'arête de son nez. Même si elle l'avait voulu, elle aurait difficilement pu être moins séduisante. Michael savait qu'elle avait définitivement baissé les bras de ce côté-là.

Son visage s'illumina lorsqu'elle le vit. « Salut, Mike. Désolée d'avoir appelé chez toi. Jimmy est malade. » Elle se retourna vers le bureau du mort sur lequel elle était en train de relever des empreintes en apposant des morceaux d'adhésif sur l'acajou poli.

« Il s'appelle Arnold Smitts », l'informa le légiste adjoint. « Propriétaire des lieux. » Il était toujours accroupi près du corps, une main sur l'étui de son arme, comme s'il craignait que le mort ne se relève pour s'en prendre à lui.

« Un comptable. » Hardy se gratta le menton, l'air pensif.

« Un peu cher comme piaule pour un comptable. » Michael balaya la pièce du regard. Tout y sentait l'argent, du bureau couvert de cuir ouvragé au fauteuil à barreaux couleur sang-de-bœuf en passant par la bibliothèque en acajou dont les étagères ployaient sous le poids d'une collection d'éditions originales de livres de droit du début du xx^e siècle valant certainement une fortune. Sur le bureau trônait un Mac Pro 8 cœurs à 3 000 dollars couplé avec un écran Apple 30 pouces qui affichait un paysage de champs verdoyants et vallonnés et un logo étrange représentant une main ouverte de couleur vert pâle.

« Pas n'importe quel comptable », enchaîna Laurel en poursuivant la description obscure du statut de la victime

commencée par son collègue. « C'était une peinture ce Smitts. Connu de nos services. On le suspecte d'entretenir des liens avec la mafia.

– Et je suis prêt à parier cher que les fédéraux ont un dossier épais comme ça à son sujet », ajouta Hardy. Il regarda Michael. « On ne vous a pas dérangé en plein dîner, j'espère ? Homard et champagne à Corona del Mar ?

– Je ne bois pas de champagne. » Michael se tourna vers sa sacoche pour y prendre son Nikon.

« Tu as du fric mais aucune classe, Mike. Ne me dis pas que tu fais descendre ton caviar avec de la bière.

– Fiche-lui la paix, gros lard. » Janey foudroya l'inspecteur du regard. « À en juger par ton tour de taille, le seul truc que tu fais descendre avec ta bière c'est encore plus de bière. »

Hardy sourit. « Les femmes aiment bien avoir quelque chose autour de quoi mettre leurs bras.

– Ouais, dans mon cas ce serait un bras autour de ta gorge. »

Laurel gloussa. « Il a parlé des femmes, Janey. Cela ne te concerne pas.

– Eh, les gars, on se concentre un peu, s'il vous plaît ? » Le légiste adjoint sortit de la poche de chemise du mort un portefeuille taché de sang et l'ouvrit délicatement. Dedans, derrière une protection en plastique, se trouvait la photographie de deux adolescentes souriant à l'objectif. « Ses gosses, je suppose. On sait s'il est encore marié ?

– Divorcé », répondit Laurel. « Il y a dix ans. Sa petite amie nous a dit qu'ils étaient ensemble depuis trois ans. »

Le légiste adjoint leva la tête. « Elle est encore là ?

– Elle ne se sentait pas bien. Elle a été choquée. Elle est restée seule avec le cadavre pendant un quart d'heure avant que la voiture de patrouille n'arrive. Quand on a débarqué elle

délinquait complètement. On l'a emmenée pour la mettre sous sédatifs. Ça n'était même pas la peine d'essayer de recueillir son témoignage. »

Michael glissa le flash dans la griffe de son appareil photo et enfila un masque chirurgical avant de s'avancer dans la pièce pour commencer à photographier le corps. Il se déplaça autour avec méthode, cadrant large avant de se rapprocher pour les gros plans des blessures, sur la poitrine et dans le dos, le visage, le sang sur le tapis, les éclaboussures sur les murs.

Enfin, une fois que les policiers furent sortis, il photographia la pièce elle-même.

Quand il eut terminé, le légiste adjoint fit venir les deux employés à la mine sombre de la société chargée du transport des corps. Ils entrèrent, glissèrent le cadavre dans un sac blanc doté d'une fermeture à glissière et hissèrent le tout sur leur chariot.

Michael s'adossa à la bibliothèque pour observer Janey qui relevait les empreintes. « Quelque chose d'intéressant, mademoiselle Amat ? »

Elle haussa les épaules. « Nan. Pas d'arme. Pas d'indices évidents. On va embarquer le tapis et quelques bricoles. Des tas d'empreintes, mais il s'agit très certainement des siennes et de celles de sa petite amie. On passera tout au peigne fin quand la pièce sera dégagée. » Elle se tourna vers lui et le fixa affectueusement. « Comment ça va, Mike ?

– Ça me fait du bien de te revoir, Janey. »

Elle sourit. « Ouais, à d'autres. Quand des types sont contents de me voir c'est que je suis en train de quitter la pièce.

– C'est simplement parce que tu as un joli petit cul.

– Tu parles ! Trente-cinq printemps, et flasque. Je ne suis pas de ton avis, Mike.

– Allons, n'importe quel type serait ravi de pouvoir poser ses mains sur tes fesses.

– Ah ouais ? Alors pourquoi je n'en rencontre aucun ? » Elle sourit et releva un sourcil, l'air provocant. « À moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'une proposition. »

Il sourit à son tour. « Je suis plutôt amateur de nichons.

– Zut ! Et je n'ai pas grand-chose à offrir de ce côté-là. » Elle engloba de ses mains le peu dont elle disposait, fit une grimace et reprit ses relevés. « À propos de grosses poitrines, qu'est-il advenu de cette fille de Huntington Beach qui en avait après ton corps ?

Une ombre passa sur le visage de Michael. « Non. Ça n'aurait pas marché, Janey », répondit-il en s'efforçant d'adopter un ton détaché.

Elle se tourna vers lui, le front plissé. « Tu veux dire que tu n'as pas non plus pu poser tes pattes sur son cul ? »

Il haussa les épaules. « J'imagine qu'ils n'ont pas mis les implants à la bonne place. Je croyais aussi avoir de plus grandes mains. Mais je n'ai pas pu en faire le tour. »

Il se détourna. Son sourire s'évanouit et il se mit à fixer l'océan au-delà des baies vitrées. Il y avait un bon moment qu'il n'avait pas posé les mains sur quiconque et il n'imaginait pas que cela puisse se reproduire un jour.